

Pas douce

Histoire de peau

Eithne O'Neill



Isild Le Besco et Steven Pinheiro de Almeida

À l'orée du bois, un travelling, accompagné de quelques accords musicaux, montre une blonde à vélo. Infirmière de 25 ans, Fred quitte les confins urbains. Mal dans sa peau, elle va en finir avec sa souffrance.

Telle une bête fauve, une Diane, un oiseau, Fred se juche dans un arbre. Armée d'une carabine, elle met le doigt sur la gâchette. Soudain, le bras de cette championne de tir vire à gauche. Changeant d'objectif, Fred vise un ado en bas et l'atteint. Le genou de Marco est un trou béant, tandis que son copain est blessé à l'œil.

Déplacé, le geste s'avère juste. La vie est sauve. En outre, l'ironie du sort veut que ce soit la violente qui soigne sa victime, et ce avec fermeté et douceur. Car Marco, comme Fred, a maille à partir avec le monde. Leur duel structure l'intrigue et celle-ci se corse. Si le secret de l'acte de Fred contribue au suspense, le comportement intempestif de Marco cache quelque chose. À la vue de ce sauvage, une collègue de Fred s'exclame : « Je ne touche pas à ce gamin ! » Le regard est un toucher à distance.

Variante de l'adage « Docteur, guéris-toi toi-même », ce film sur l'approvisionnement mutuel se déroule pendant que l'hiver s'achemine vers le printemps. La forêt montagnarde où se produit le drame est banalisée. Ni spectacle pittoresque ni évasion, la nature est processus. Aussi cruelle que Fred, elle a l'opacité de la sexualité même. Déclenché par l'éruption d'une pulsion meurtrière, s'appuyant sur le motif de la chair écorchée, un symbolisme mythique se met en place : la double menace de la claudication et de la cécité.

Portrait de Fred, le film explore sa violence « constructive ». Fred est vive, mais Dieu, qu'elle est coriace ! Brusque avec son fiancé, elle se fâche quand celui-ci déclare avoir trouvé ailleurs le bonheur. Est-ce le corps qui se rebiffe quand Fred couche mécaniquement avec deux inconnus ? Au second, qui caresse un chaton, elle répète,



Yves Verhoeven, Lio et Isild Le Besco

en riant jaune, les mots du premier : « Pas douce, tu entends ! » Son mutisme à elle est un cri de douleur.

À mi-chemin, la caméra surprend avec un plan général du lieu du tournage, La Chau-de-Fonds, reconstruite au XX^e siècle, sur les crêtes du Jura suisse. Jusqu'alors l'action s'enferme à l'hôpital, dans un café-restaurant, un studio, dans un urbanisme incolore. On est là. On est n'importe où. Pour son premier long métrage en langue française, Jeanne Waltz, Bâloise de naissance et résidente du Portugal, choisit cette toile de fond appropriée, un mélange de monumentalité moderne et d'isolement immémorial.

Piège à clichés, le sujet (les rebondissements d'un suicide raté) est abordé de face. Une rigueur formelle, une direction d'acteurs intuitive, l'interprétation de l'admirable Isild Le Besco dans le rôle de Fred transforment la matière ingrate en une leçon d'humanité.

L'économie est faite des dispositifs habituels de la subjectivation, de voix *off*, de tirades hystériques, de monologue intérieur. Concis, le dialogue est glose minimaliste. Des dédoublements signalent le progrès : le travelling arrière sur Fred à vélo dans la séquence finale, où elle précède les voitures de la police, nous ramène (en sens contraire du plan initial) au centre de la ville, à la société. Respectueuse, la mise en scène cible la représentation du corps. Au lieu de véhiculer un quelconque réalisme, les très gros plans sur le genou et ses broches, sur l'œil ensanglanté sont des images rétinienne des protagonistes. Visuels et épidermiques, les traumatismes sont les leurs.

1. Cf. Didier Anzieu, *Moi-peau*, 1995.

2. Voir à cet égard Serge Tisseron, *Comment Hitchcock m'a guéri*, Albin Michel, 2003.

Dans le collimateur se trouvent les échanges de regards et une gestuelle, tantôt musclée, tantôt tendre. Il faut réapprendre à se mouvoir, à voir. Des prises de vue sur les mouvements, morcelés ou entiers, les *two-shots* forment avec l'élan intérieur des actants un équilibre rare. Marco pose ses lèvres sur la joue de sa mère Eugenia, dont les yeux s'illuminent de joie au contact. Trois scènes érotiques esquissent la parabole de Fred. D'abord avec les mecs, la veille du « suicide » ; puis les retrouvailles avec André, son amant, au cours desquelles la blancheur éblouissante de la peau se découvre ; enfin, au café, elle panse la blessure d'un homme mûr, attendri par le contact visuel avec la poitrine généreuse de Fred.

« Il suffit parfois d'un toucher de peau pour qu'ils demandent votre main en mariage », dit-elle en riant. Pourquoi cette tireuse d'élite a-t-elle changé de cible ? Des pistes permettent d'éclaircir l'énigme : l'agressivité phallique ; l'absence maternelle, totale pour Fred, partielle pour Marco ; l'entraînement aux armes par le père pachydermique, la passivité du papa de Marco. Les blessures narcissiques évoquées sont universelles. Cependant, le film évite le psychologisme, la solution facile. Dans les interstices du non-dit se glisse le sens. Brutalement, Fred plonge dans l'eau du lac, scène d'ablution primitive. Venue des « profondeurs », une lecture des origines surgit ; d'entre les racines des troncs, de la couche de feuilles mortes qui reçoit les accidentés.

Manqué, l'acte est drôlement réussi. Fred étoufferait « la bête enfouie » en elle qu'elle serait morte. À l'instar de sa voix, elle se serait éteinte. La résurgence d'une animalité archaïque, qui réclame ses droits chez la femme, chez le jeune homme, est une *felix culpa*, une faute joyeuse. Marco n'est-ri rien qu'un oiseau ? Un singe ? Un jouet en peluche ? Celui, à son chevet, dont la tête noire rappelle sa propre chevelure drue et brune ? Les objets d'attache foisonnent,

attrapés, lâchés, ressaisis : la balle rouge suspendue au-dessus de son lit, le jeu vidéo, les haltères du père au passé sportif.

Avant une prise de sang, Marco arrache le pansement, cette peau superposée perçue comme une intrusion. Rejetées et réappropriées, les choses dessinent des traces mnésiques d'un rapport fondateur, le corps à corps avec la mère². La neige fond. Fred dépose des plantes sur son balcon alors que, avant sa « sortie », elle entassait ses affaires rageusement dans un sac-poubelle, métonymie de son enveloppe charnelle. Au cadavre que Marco et son ami voulaient voir à la morgue se substitue l'envol de l'oiseau libéré. En saisissant au vol les mots de Marco, « Je tue des oiseaux », Fred reconnaît l'âme sœur, prend sa chair pour la sienne.

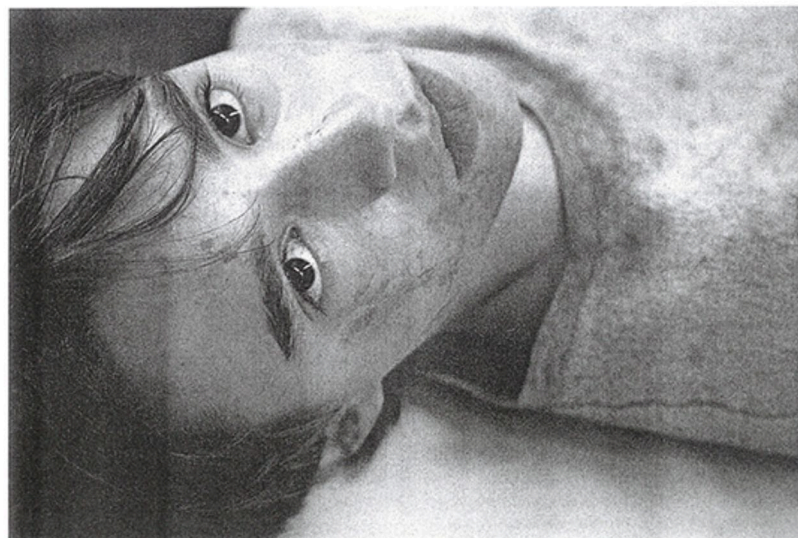
Enfin, au fond du film, à savoir au début, se trouve enfouie la figure d'une dépouille. Le spectateur se remémore la brève séquence sur l'agonie d'une patiente, brune, pas âgée et sans nom. Au moment de passer de vie à trépas, son visage est caressé par les doigts de Fred.

Selon Tisseron, un film s'organise autour d'« émotions enfouies ». *Pas douce* est de cette vérité une illustration heureuse et intense. *

Pas douce

France (2007). 1 h 24. Réal. et scén. : Jeanne Waltz. Dir. photo. : Hélène Louvart. Déc. : Françoise Arnaud. Cost. : Isabelle Blanc, Catherine Schneider. Son : Henri Maïkoff. Mont. : Éric Renault. Mus. : Cyril Ximenes. Prod. : Jean-Cristophe Cardineau, Richard Allieu. Cie de prod. : Bloody Mary Productions, Prince Films SA. Dist. : Les Films du Paradoxe.

Int. : Isild Le Besco (Fred), Steven Pinheiro de Almeida (Marco), Lio (Eugénia, mère de Marco), Yves Verhoeven (Miguel, père de Marco), Christophe Sermet (André, l'amant de Fred), Jocelyne Desverchère (Rita), Maxime Kathari (le copain de Marco), Serge Onteniente (le chirurgien-orthopédiste), Philippe Vuillemier (le père de Fred).



Steven Pinheiro de Almeida